

pose à la nature un accablant fardeau, et prétend cependant ne faire autre chose que suivre les lois de la nature humaine. Elle reconnaît l'égalité des créatures humaines, et cependant confine la sagesse et la vertu dans un cercle étroit de disciples. Elle prêche le devoir et admet la fatalité. Elle enseigne la résignation et pousse au suicide.

Le monde en définitive n'attendait rien et ne pouvait rien attendre de cette philosophie. Il n'entrevoit pas là un germe de résurrection ni de salut. Non, encore une fois, le monde était sans espérance : princes, sénateurs, esclaves, philosophes, riches ou pauvres, puissants ou proscrits, ne se fussent pas imaginé qu'en fait de religion le culte des Césars, en fait de politique le gouvernement des délateurs, en fait d'humanité les combats de l'amphithéâtre, en fait de chasteté les jeux de Tibère à Caprée ou de Néron sur l'étang du Tibre ne fussent pas la loi éternelle du genre humain. Encore moins soupçonnait-on qu'un jour, ils seraient, non pas seulement abolis, mais impossibles

CHAPITRE II.

DU CHRISTIANISME.

Et cependant — si un seul homme eût réfléchi; s'il se fût trouvé une âme assez élevée au-dessus des préoccupations de son siècle pour vivre un instant de la vie commune du genre humain; si en ce temps où, comme disent les livres saints, « les vérités étaient diminuées parmi les fils

des hommes, parce que nul ne réfléchissait en son cœur¹, » un seul être eût pu porter sur la société un coup d'œil sérieux et désintéressé : je n'en doute pas, un spectacle inaperçu jusque-là se serait révélé à ses regards. Il aurait compris qu'un esprit nouveau travaillait au milieu de ces ruines; il aurait senti le monde à la veille de quelque grande chose; il se serait rendu compte de ces instincts prophétiques que l'humanité possédait sans en avoir la conscience.

Et d'abord — non-seulement l'inanité du paganisme travaillé par huit siècles de philosophie, défiguré par le mélange des traditions diverses, lui serait facilement apparue. Non-seulement il eût compris Dieu par la créature, et « les choses invisibles de Dieu par le monde visible; » mais encore il eût trouvé, dans la tradition même des hommes, quelques restes de vérité, par lesquels il fût remonté à « cette manifestation de Dieu qui rendait » le paganisme « inexcusable². » Il aurait vu Athènes adorant le Dieu inconnu³; Rome, éclairée par la terreur, le jour où la terre avait tremblé, adresser ses prières, non plus à tel ou tel dieu, mais à Dieu⁴. Il aurait vu le peuple « quelquefois plus sage que les sages, parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut⁵, » trahir par ces exclamations familières : « Bon Dieu! au nom de Dieu! que Dieu me soit en aide⁶! » une foi involontaire à l'unité de l'Être divin. « Au milieu de l'orage et du danger, dit un Père de l'Église, c'est Dieu qu'on invoque; quand la tempête est

1. *Psalm.*, XI, 1. Jérémie, XII, 11.

2. *Rom.*, I, 18, 20.

3. *Act. apost.*, XXVII, 23. Pausanias, I, 6.

4. Aulu-Gelle, I, 28.

5. Lactance, *Inst.*, III, 5.

6. Tertullien.

apaisée, c'est *aux dieux* qu'on va rendre grâces et immoler des victimes¹. »

Par une autre voie encore, s'il l'eût voulu, Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque l'eussent conduit à la connaissance plus ou moins complète de l'unité divine dont il pouvait démêler ainsi la trace dans les habitudes populaires; et il serait sorti, en partie du moins, de « cet évanouissement de la pensée et de cet obscurcissement du cœur², » cause suprême des erreurs et des vices du paganisme.

Mais ce Dieu unique, ce Dieu créateur manifesté à l'homme par ses œuvres, quel culte et quels hommages exige-t-il de l'homme? quelle règle lui impose-t-il? Dans quel but a-t-il créé ce monde, et par quelle providence le gouverne-t-il? Voilà ce que ni Platon, ni Socrate, ni la tradition des peuples, ni la contemplation du monde ne pouvait apprendre au philosophe. Lorsque ces illustres sages en venaient là, ils avaient la bonne foi de l'avouer, leurs lumières se trouvaient impuissantes; ils déclaraient que nulle clarté ne pouvait venir, si ce n'est *la parole d'un Dieu*³. « La piété, la plus précieuse de toutes les sciences, qui nous l'apprendra, disaient-ils, si un Dieu ne vient nous en instruire⁴? » — Que fallait-il donc faire? — Attendre; différer les sacrifices⁵... dormir et attendre jusqu'à ce que Dieu vînt lui-même dans sa pitié, ou du moins un envoyé du ciel⁶;... attendre, disaient-ils encore que *quelqu'un* vienne nous instruire de nos devoirs envers les hommes et envers Dieu. » Mais ajoutaient-ils, soit appuyés sur les

1. Lactance, II, 1.

2. *Rom.*, I, 21.

3. Platon, *in Phædone*. — Nul ne peut nous instruire si Dieu ne le dirige. *Id.*, *Lettre*.

4. *Id.*, *in Epiménide*.

5. Platon, *Alcibiade*, II.

6. Platon, *in Apolog. Socratis*.

traditions antiques, soit éclairés par leur propre divination, cet envoyé du ciel, ce précepteur du monde n'était pas loin. D'avance « il veillait sur les hommes; il était déjà plein pour eux d'un merveilleux amour. Le jour où les ténèbres enfin disparaîtraient, ce jour-là devait bientôt venir¹. »

Après quatre siècles écoulés depuis la mort de ces grands hommes, après l'immense révolution opérée par les armes romaines, ce jour n'était-il pas venu? L'heure n'était-elle pas arrivée où allait s'accomplir la grande œuvre pour laquelle le monde était en travail depuis des siècles? Le monde était inondé de prophéties; et cette effusion inspirée ou menteuse de l'esprit fatidique avait éveillé les craintes du pouvoir. Auguste, faisant la police parmi les prophètes, avait brûlé jusqu'à deux mille de leurs livres; il avait caché dans des boîtes d'or, sous le piédestal de l'Apollon Palatin, les oracles de la sibylle, revus par lui, copiés par les pontifes et connus d'eux seuls².

L'Orient surtout, et dans l'Orient la Judée, gardait la trace de cette persuasion fatidique à laquelle nulle contrée du monde ne semblait étrangère. Tantôt c'étaient des devins qui promettaient à Néron près de périr la royauté de Jérusalem et l'empire de l'Orient³; tantôt l'oracle du Carmel, en annonçant que des conquérants hébreux allaient fonder une monarchie universelle, provoquait le peuple juif à cette révolte dernière où il se jeta quand il n'eut

1. Platon, *Alcibiade*, II.

2. Suet., *in Aug.*, 31. Dion, LIV, p. 531. V. aussi ce que fit Tibère, cachant ce livre avec soin et se tenant en garde contre les oracles sibyllins vrais ou faux qui couraient le monde. Tacite, *Annal.*, I, 76; VI, 12. Dion, LVII, p. 615, B.

3. *Sponderunt quidam destituto Orientis dominationem, nonnulli nominatim regnum Hierosolymorum.* (Suet., *in Ner.* 40.)

plus espérance dans le Messie¹; tantôt le flatteur Josèphe appliquant à Vespasien, simple général romain, les oracles relatifs au libérateur du genre humain, l'encourageait à la conquête du monde². C'était la foi de tous les Juifs, c'était la croyance antique et constante de toute l'Asie³: le jour marqué était venu où l'Orient se relèverait, et où de la Judée allaient sortir les maîtres du monde⁴.

Il y a plus: quelque grand fait ne s'était-il pas accompli dans le silence? Bien des années auparavant, on avait annoncé à Rome que « la nature était en travail pour lui enfanter un roi⁵. » Virgile avait entrevu « un rejeton nouveau prêt à descendre du ciel⁶, un fils des dieux, sorti du sein même de Jupiter⁷, » faible mortel du reste, et revêtu de toutes les misères de l'humanité; petit enfant nouveau-né, « à qui ses parents n'avait pas souri et qui avait coûté à sa mère dix mois d'ennuis et de souffrance⁸. »

Et ne semblait-il pas qu'à cette époque, quelque changement profond, mais caché, se fût opéré dans la marche des choses humaines? Le monde n'avait-il pas dévié, comme un navire qui pendant la nuit change sa route sans que les

1. Orose.

2. Josèphe, *de Bello*, III, 44, 27; VI, 5, 31; VII, 12. Eusèbe, *Hist.*, III, 8. — Hégésippe, *de Excidio hierosoly.*, V, 44. Suet., *in Vesp.*, 5.

3. Percrebuerat toto Oriente *vetus et constans opinio*. (Suet., *in Vesp.*, 4.)

4. *Esse in fatiis ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.* (Suet., *in Vesp.*, 4.) — *Eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur.* (Tacite, *Hist.*, V, 13.)

5. *Regem populo romano naturam parturire.* (Suet., *in Aug.*, 94. Au temps de la naissance d'Auguste).

6. *Jam nova progenies cœlo demittitur alto.*

7. *Cara deum soboles, magnum Jovis incrementum!*

8. *Matri longa decem tulerunt fastidia menses.*

Incipe, parve puer: cui non risere parentes,

Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

(Virg., *Ecl.* IV.)

Sur le sens de ces deux derniers vers, V. entre autres Quintil., IX, 3.

matelots endormis s'en aperçoivent? Le polythéisme maître du monde, et plus triomphant que jamais, n'était-il pas averti des approches de sa ruine par des signes qu'il ne comprenait pas? Les mystères étaient divulgués¹; les oracles se taisaient. Ce n'était pas seulement oublié chez les peuples, crainte et hostilité chez les rois²: l'inspiration s'était éteinte. La Pythie de Delphes, depuis des années, ne rendait plus que de rares et craintives réponses³. Dès le temps d'Auguste, Jupiter Ammon, qu'avait jadis consulté Alexandre, était abandonné au milieu des sables⁴. Peu à peu les oracles de la Grèce étaient désertés ou silencieux⁵. Le paganisme inquiet se demandait pourquoi cette retraite

1. V. entre autres Clement d'Alex., *Protrepticon*, 2.

2. Violation du temple de Delphes par Néron, V. t. II, p. 267; des oracles d'Italie, entre autres Préneste, par Tibère, V. t. III, p. 229. Suet., *in Tiber.*, 63.

3. Plutarq., *de Oracul. defec.* Cic., *de Divinatione*, I, 49; II, 57.

.....Non ullo secula domo
Nostra carent majore deum quam Delphica sedes
Quod tacuit.....

.....Sic tempore longo
Immotos tripodas vastique silentia regni
Sollicitat.....

.....Muto Parnassus hiatu
Conticuit pressitque deum.....

.....Seu sponte deorum
Cirrha silet, fatique sat est arcana futuri
Carmina longævæ vobis commissa sibyllæ:
Seu Pæan solitus templis arcere nocentes
Ora quibus solvat nostro non invenit ævo.

(Lucain, V, 303 et s.)

4. Plutarq., *de Oracul. defect.* Strabon, XVII.

5. Oracles de Ptoûs, d'Amphiarâus, de Tégyre, etc., muets au temps de Plutarque. *Ibid.* — L'oracle de Mopsus et d'Amphilochus, à Mallus en Cilicie, le plus sûr de tous, selon Pausanias (I, 34, et Plutarq., *ibid.*, 45); selon Lucien, il se vend pour deux oboles. *Deorum concil.*, 12; *Philopseudes*. — L'oracle d'Adrasté cessa depuis la translation du temple, l'oracle de Zéléia aussi. Strabon, XIII. Décadence des oracles en général. *Id.*, XVI, XVII. Properce, II, 6, 635; III, 13, 47. — Sur l'oracle de Préneste, Cic., *Div.*, II, 41. Suet., *in Tiber.*, 63. Properce, II, 23; V, 41.

de l'esprit des dieux. — La faute, disait-on, en est aux rois, ils ont bâillonné la Pythie, ils ont imposé silence aux dieux¹ ! D'autres disaient : « Tout se détruit par le temps ; la vapeur inspiratrice perd sa force. Le gouffre de Delphes n'a plus au même degré ses exhalaisons prophétiques². » Cette excuse, donnée pour les dieux, fait sourire Cicéron : « Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'un vin dont le bouquet s'évapore, d'une salaison qui s'est éventée³ ? » A son tour viendra Plutarque : « Les démons qui inspirent les oracles sont des démons voyageurs : au bout de quelques siècles, ils quittent un pays pour aller en chercher un autre. Ainsi le démon de Trophonius, celui de Tégyre, sont partis pour un autre rivage⁴. » Mais pour quel rivage ?

Enfin, donnerons-nous un nom à ce que raconte Plutarque ? Est-ce un pur rêve ? est-ce une fable sans nul débris de vérité ? Je ne décide pas. « Vers le temps de Tibère, un navire passait dans le voisinage des îles de Paxos dans l'Adriatique ; la plupart de ceux qui le montaient étaient encore éveillés, assis à table, et buvaient, lorsque de l'une de ces îles on entendit une voix qui appela Thamus, le pilote, si fortement que chacun en demeura ébahi. Au premier et au second appel, Thamus garda le silence, au

1. Postquàm reges timuere futura,
Et superos vetuere loqui.
(Lucain, *ibid.*)

2. Cic., *de Div.*, I, 49.

3. Cic., *de Div.*, II, 57.

4. Comme preuve de la décadence des oracles, on peut citer les réponses dérisoires que les inscriptions nous ont conservées : « Cur petis post tempus consilium ? — Nunc me rogitas, nunc consulis, tempus habuit (abiit). — Corrigi vix tandem quod corvum (curvum) factum est crede. — Consulis stulte. (Orelli, 2485.) V. Plutarq., *de Oracul. defect.*, 44, et Lucain :

. Seu spiritus istas
Destituit fauces, mundique in devia versum
Duxit iter.

troisième seulement, il osa répondre ; et alors la voix ajouta avec plus de force encore : « Quand tu arriveras à la hauteur de Palodès (sur la terre ferme, en Épire), annonce que *le grand Pan est mort*. » Lorsqu'on fut arrivé à cette hauteur, Thamus s'acquitta de sa commission, et de la poupe du navire cria à terre : « Le grand Pan est mort ! » Et alors il entendit comme des lamentations bruyantes et des exclamations de surprise proférées par plusieurs personnes. Les témoins oculaires de ce fait le racontèrent à Rome. Tibère s'en informa, et le tint pour certain¹. »

En effet, le grand Pan était mort : le panthéisme idolatrique avait reçu le coup mortel. L'adoration du tout, le culte des choses créées allait faire place à la religion de l'Unité créatrice. Devant le polythéisme de la Grèce, devant le naturalisme abrutissant de l'Orient, se réveillaient avec une énergie toute nouvelle et la connaissance véritable de Dieu et le sentiment de la personnalité humaine. Le christianisme était né ; déjà il avait été prêché dans bien des villes ; il avait pénétré dans toutes les provinces. Il comptait par milliers ses disciples et par centaines ses martyrs.

Et le monde le savait à peine ! Le monde, lui, ne voulait pas s'imposer la fatigue de recueillir ces quelques lueurs de vérité éparses dans la tradition populaire ou dans l'enseignement des philosophes. Le monde ne voulait pas écouter cette voix prophétique des siècles qui d'un commun accord lui annonçait pour l'ère présente un grand renouvellement des choses. Le monde ne voulait pas entendre un Platon, disant qu'il faut laisser dormir la science dans l'espoir de la prochaine arrivée de celui de qui toute science doit venir ; ni un Virgile, écho des anciens oracles, et qui,

1. Plutarq., *de Oracul. defect.*, 44.

prophète involontaire, présentait, selon l'expression de Dante, à ses neveux le flambeau par lequel lui-même n'était pas éclairé. Le monde ne voulait pas s'apercevoir de ces symptômes qui annonçaient à l'idolâtrie toute-puissante un danger prochain et imminent : il ne voulait pas chercher si cette révolution tant prédite ne s'accomplissait pas dans l'ombre, au moment même, à côté de lui. Le monde romain veillait pour la volupté ou s'assoupissait dans l'épuisement ; riches et savants, princes et philosophes, après des heures de magnificence et de plaisir, s'endormaient sur leurs lits de pourpre, pendant cette nuit de décembre, où, auprès d'une petite bourgade juive, quelques bergers gardant leurs troupeaux recevaient la *bonne nouvelle*, et entendaient le cantique des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Le christianisme était donc né. D'où venait-il ? Qui lui avait préparé la route ? Quel aide, quelles espérances, quelles chances d'avenir trouvait-il au monde ?

Si le christianisme fût né, par exemple, quatre cents ans plus tôt, il eût trouvé, ce semble, le monde bien mieux préparé pour sa venue. Rome alors était encore pure, austère, pauvre, religieuse. Rome, fidèle à la religion paternelle de Numa, commençait à peine à connaître les idoles ; elle abhorrait l'épicurisme ; elle méprisait les vices de la Grèce ; elle chassait de son sein les rhéteurs et les philosophes. La morale de la famille y avait tout son sérieux et toute sa force ; l'homme savait s'y dévouer, sinon pour son Dieu, du moins pour la patrie qu'il estimait un dieu. Les vertus romaines, quelque imparfaites qu'elles fussent,

1. Luc, II, 8 et s.

eussent été une préparation morale au christianisme et eussent ouvert la route aux vertus chrétiennes.

Et en même temps, dans la Grèce, ce que la philosophie connut de plus élevé et de plus pur, avait alors toute sa force. La protestation contre le panthéisme de l'Orient était énergique et vivante, non pas affaiblie comme elle le fut plus tard par des siècles de servitude. Saint Paul venant à Athènes sur cette *Agora* si tumultueuse et si active, parmi cette foule « d'Athéniens et d'étrangers qui n'avaient autre chose à faire qu'entendre et dire des choses nouvelles¹ ; » saint Paul, au lieu des secs et froids disciples de Zénon, des inintelligents sectaires d'Épicure², eût trouvé les traditions pythagoriques encore debout, la mémoire de Socrate toute vivante, et Platon déjà tout près de deviner qui était le Dieu inconnu. En un mot, les idées par lesquelles la philosophie avait tâché d'épurer les croyances publiques, étaient alors actives, vivantes, prêchées, transmises, répandues.

Mais, au temps où le christianisme est venu, dans la décrépitude du monde grec et romain, dans ce demi-siècle que gouverna la postérité adoptive d'Auguste, tout cela était passé. Tout avait vieilli, si ce n'est l'idolâtrie et le despotisme. — Dans l'ordre intellectuel : la confusion des croyances religieuses, la frivolité des opinions philosophiques ; l'homme, à l'esprit duquel ne se présentait rien de défini, se dispensant de chercher et de croire ; les traditions plus pures dans le culte, les grandes écoles dans la philosophie, effacées les unes comme les autres ; le panthéisme oriental dominant dans la religion, l'épicurisme dans la science, c'est-à-dire la négation de la pensée et la

1: Actes, XVII, 21.

2. *Ibid.*, 18.

négarion du devoir; et, par-dessus tout, ce fatalisme désespéré, qui conciliait l'athéisme le plus désolant avec la superstition la plus effrénée. — Dans l'ordre moral : toutes les vertus antiques détruites par la rupture du lien patriotique qui les contenait toutes; le dévouement au salut commun, le sacrifice de soi-même, l'esprit de famille et la vertu domestique, tout cela effacé par l'égoïsme ou étouffé par la terreur; — voilà ce que nous avons vu, dit, répété vingt fois. Et ce qui était plus désespérant encore, c'est que cette société, « livrée à son sens réprouvé ¹, » n'était pas seulement « sans affection, sans union, sans miséricorde ²; » elle était de plus sans jeunesse, sans fécondité, sans énergie. Ce n'était pas l'ardeur de la passion ni la férocité du jeune âge qui l'avaient menée là; c'était le long abus de toute chose, c'était un épuisement séculaire; ses plus hideux excès n'étaient que le radotage d'une vieillesse impure.

Qu'attendre donc et qu'espérer? Le genre humain pouvait-il croire que « sa jeunesse se renouvellerait comme celle de l'aigle ³? » La jeunesse, l'honneur, la virginité, l'innocence, ne sont pas choses qui reviennent quand une fois elles sont flétries. La force et le courage, aussi bien que l'intelligence et la foi, manquaient pour comprendre, pour accepter une doctrine nouvelle et plus pure.

Or, au milieu de ce monde si mal disposé, qui, depuis quatre siècles, loin d'avancer vers la certitude et la pureté des doctrines, reculait chaque jour vers le doute, la superstition, l'erreur; voici ce qui arrivait.

Sur les confins du désert d'Arabie, non loin de l'Euphrate et des frontières de l'empire, dans une subdivision

1. Rom., I, 24, 26.

2. Ibid., 31.

3. Psaume CII.

de la province de Syrie, dans un pays sans navigation et sans commerce, sans cesse ouvert aux désastreuses incursions des Arabes; loin des grandes cités intelligentes, Rome, Alexandrie, Athènes, loin du passage de la puissance romaine et des idées qu'elle menait après elle, — quelques Juifs parurent. Ce n'étaient pas des Juifs d'Alexandrie, de ces Juifs qui lisaient le grec, savaient les philosophes, vivaient en communication avec le monde; ce n'étaient pas même des docteurs de la loi, de ces Juifs pharisiens qui tenaient le haut bout de la science hébraïque. C'étaient des Galiléens, paysans d'une province décriée à Jérusalem ¹, parlant une langue mêlée, gens dont les rares écrits sont pleins de barbarismes ², gens de cette plèbe sans philosophie (*ὄχλος ἀφιλόσοφος*) que la sagesse hellénique dédaignait si fort ³. Certes, ils n'avaient jamais lu Platon; et pour eux, tout ce qui s'était pensé en Grèce, à Rome, dans l'Asie depuis trois siècles, tout le passé de l'esprit humain était à peu près perdu; ils n'avaient que leur Bible, déjà commentée par le rabbinisme, tiraillée par les sectes dissidentes, sophistiquée par l'interprétation étroite et vétilleuse des pharisiens. Et ce furent de telles gens, le pêcheur Simon, le publicain Matthieu, les pauvres petits marins du lac de Génézareth qui les premiers inventèrent (si toutefois, quand il s'agit de doctrine, l'esprit humain invente jamais), retrouvèrent, découvrirent, en un mot, mirent en avant une doctrine nouvelle.

1. « De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon? » (Joann., I, 46.) — « Le Christ vient-il donc de Galilée?... Scrutez les Écritures, et vous verrez qu'il ne doit pas s'élever de prophète en Galilée. » VII, 41, 52.

2. *Ab indoctis hominibus scriptæ sunt res vestrae... barbarismis obsitæ.* (Arnobé, I, 39.)

3. Hommes sans lettres, ignorants. *Act.*, IV, 43. — Le païen Celse dit la même chose. Origène, *contra Celsum*, I, 26, 62; II, 46. — Voir aussi Julien, apud Cyrill., VI.

Et cette doctrine, qu'était-elle? D'abord, au lieu de ce commode effacement de tous les dogmes qu'embrassait si volontiers la paresse de l'esprit humain, qui permettait toutes les contradictions à l'intelligence, à l'âme tous les rêves, au cœur toutes les superstitions, aux passions tous les excès; c'était un dogme précis, absolu, universel, qui exigeait l'application [de l'intelligence, la soumission de la raison, l'obéissance du cœur. C'était, à l'encontre de toute idolâtrie, le principe de l'unité divine; en face du panthéisme philosophique ou populaire, l'idée de la spiritualité de Dieu et de l'individualité humaine; contre les épicuriens, la foi à la Providence et au jugement à venir; contre les athées, les incrédules, les indifférents, la nécessité du culte; contre le monde entier et ses mille superstitions, la pureté du culte; tous ces dogmes posés avec une netteté inexorable et jusque-là sans exemple. — Ce qu'il s'agissait encore de faire embrasser au monde, c'était, dans l'ordre moral, au lieu du luxe, de la volupté, de la débauche, présents partout, adorés partout, poussés partout au dernier excès; c'était, je ne dirai pas la tempérance, la sobriété, la chasteté, ce serait peu de chose; mais la pauvreté, mais la souffrance, mais l'amour des travaux et des douleurs, mais l'abnégation, l'oubli et l'immolation sanglante de soi-même. — Et enfin, dans l'ordre social, ce qu'il fallait substituer au règne de l'égoïsme et de l'inhumanité qui faisait de l'homme, comme esclave, comme pauvre, comme sujet, un patri-moine que l'homme exploitait; c'était le règne de la charité, qui devait faire du maître l'ami de son esclave, du riche le dispensateur des biens du pauvre, du souverain le serviteur de son peuple. Il s'agissait, pour tout dire en un mot, de la doctrine la plus contraire, en fait de théologie, à l'in-

croissance et à l'idolâtrie du siècle; en fait de culte, à ses superstitions; en fait de devoir, à ses mœurs; en fait de philosophie, au néant et à l'incertitude de ses idées, — d'une doctrine qui prescrivait tous les devoirs à une époque qui les méconnaissait tous, exaltait toutes les vertus dans le cœur de ces générations qui avaient exalté tous les vices, et prétendait tenir prêts pour le martyre ceux dont le suicide était la suprême ressource.

Ce n'est pas assez : ces hommes, après avoir inventé un si révoltant paradoxe, ne l'insinuent pas en secret, ne le glissent pas à l'oreille, ne cherchent pas, pour le faire fructifier, de vieilles femmes ou de faibles esprits qui ont toujours besoin de quelques choses nouvelles à croire; mais ils montent sur les toits pour le crier à tous ceux qui passent. Non-seulement du haut des degrés du temple, aux Juifs de toute la terre venus à Jérusalem pour la pâque; non-seulement dans les synagogues de l'Asie, de la Grèce et de l'Égypte, aux Juifs de ces contrées : mais dans les villes et du haut des tribunes faites pour un autre usage, ils le proclament de toute leur voix à la Grèce païenne, à la Grèce mère de la philosophie et du polythéisme. Ils étonnent de leur paradoxe les forum, les basiliques, les assemblées populaires, les tribunaux des préteurs, toutes choses, disait-on, saintes et sacrées. Ils manifestent témérairement leur Dieu à la face de l'aréopage à Athènes, de la grande Diane à Éphèse, de Néron à Rome; libres, hardis, usant hautement, jusqu'à ce que la persécution la leur vienne interdire, de cette publicité de l'Agora, la liberté de la presse du monde antique. Ils font ce que Socrate, Platon ni Pythagore n'avaient osé faire, ils disent la vérité qu'ils savent, non à des initiés, mais à tous; ils font ce que ces philosophes n'avaient pu faire, ils disent aux Athé-